

—J'ai dans la campagne de Tournay, dit-elle, une petite maison de chasse. Vous y conduirez ce jeune homme ; inutile qu'on le voie, n'est ce pas ?

—Zébé, Jean et les magistrats l'ont vu pourtant, madame.

—Tant mieux ; puisqu'ils savent qu'il n'est pas le fils de Warbeck, et pourraient en témoigner au besoin.

—Je comprends. Combien de temps Votre Altesse m'accorde-t-elle pour avoir ressuscité complètement la mémoire de Perkin ?

—Vous êtes un maître habile ; prenez le temps qu'il vous faudra. Mais que je sois la première, la seule à juger les progrès de l'élève.

—Je l'amènerai à Votre Altesse aussitôt que l'éducation sera faite.

—Eh bien, je vais expédier des ordres à mon trésorier. Attendez la nuit pour partir, et ne comptez que sur vous pour la route.

—Comme pour le reste, dit Fryon, qui prit congé de la duchesse.

Marguerite, restée seule, acheva le plan d'un seul trait, d'un seul mot, comme les grands génies.

—Je crois maintenant avec Fryon, murmura-t-elle, que le sage Henri VII, le Salomon de l'Angleterre, sera bien embarrassé, si jamais j'ai la fantaisie de dire comme lui qu'il resté une rose sur le rosier blanc d'York !

CHAPITRE V

VIVE LE ROI RICHARD IV !

Fryon avait reçu les instructions de la duchesse et emmené avec lui dans un coin retiré de la Hollande le jeune homme dont la haine active de Marguerite d'York voulait faire un prétendant à opposer à Henri VII.

Six mois s'écoulèrent pendant lesquels la duchesse ne reçut que des nouvelles brèves et énigmatiques. "Tout va bien," écrivait Fryon et il n'ajoutait rien de plus. La prudence le commandait ainsi, en un temps où les routes et les courriers n'étaient pas sûrs, dans une affaire qui exigeait pour réussir un profond secret.

Marguerite avait fait habilement préparer les esprits lorsqu'une dernière lettre de Fryon lui annonça que tout était prêt. "L'événement, écrivait-il, a dépassé nos espérances. C'est un fin joyau d'York que j'amènerai à votre Altesse. Lord Kildare lui-même reconnaîtra en lui le fils de son roi."

Malheureusement une imprudence de l'ancien secrétaire de Henri VII faillit tout perdre. Incessamment occupé d'intrigues politiques, il crut pouvoir quitter son élève pour deux ou trois jours et se rendit en Flandre où l'appelait une mystérieuse invitation. Il y tomba entre les mains des espions de Henri VII. La duchesse de Bourgogne apprit à la fois que Fryon avait été transporté dans une des plus sombres prisons d'Angleterre et que Perkin avait échappé à toutes les recherches. Evidemment Henri VII se vengeait de la trahison de Fryon. Mais il n'en connaissait pas toute l'étendue, et le secret de l'éclosion d'un mystérieux prétendant avait été bien gardé.

Marguerite n'était pas femme à se désespérer longtemps de la perte d'un serviteur. Perkin lui restait. Quelque regrettable que fut l'absence de renseignements à laquelle la disparition de Fryon donnait lieu, la duchesse résolut de continuer sans lui l'œuvre commencée et de frapper les esprits par un coup de théâtre puissamment conçu.

C'était jour d'audience au palais ducal. Les salles et les vestibules se remplissaient de courtisans, d'officiers ; nombre de voyageurs illustres, la plupart Anglais et Ecossais, attendaient là d'être présentés à la sœur d'Edouard IV, à la très noble fille de la maison d'York. D'autres étrangers, soit Français, soit Italiens, soit Allemands, recherchaient avidement l'honneur d'apercevoir la veuve du fameux duc de

Bourgogne. Ce jour-là, soit hasard, soit combinaison de la part de la duchesse, nous ne saurions affirmer pourquoi, la cour était brillante et tumultueuse, comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps.

A peine ce flot doré avait-il ondulé quelques minutes de l'escalier aux galeries, que soudain les portes s'ouvrirent, la duchesse sortit de son cabinet, pâle et tremblante d'indignation réelle ou feinte ; mais si tremblante et si pâle que ses gentilhommes favoris et quelques dames coururent à sa rencontre pour lui offrir respectueusement leurs services et savoir la cause de l'exaltation peinte sur son visage.

—Laissez-moi respirer, dit Marguerite d'une voix émue. Quoi ! parce qu'on sait ma faiblesse, mon fol amour pour ma race, parce qu'on me sait fière de mon nom d'York, on spéculera sur cette tendresse de mon cœur qui devrait être sacrée, on m'abusera par des impostures et par la profanation de mes chers fantômes ! Dieu vivant ! j'en tiens un de ces fourbes, de ces faux princes, il payera pour tous les autres.

Lord Kildare, un des grands noms de l'Angleterre, un des plus ardents partisans d'York, tombé dans la disgrâce d'Henri VII pour son opposition décidée aux Lancastres, s'approcha de Marguerite avec l'autorité que lui donnaient chez elle une vieille amitié, son immense richesse et un dévouement à toute épreuve. C'était un vieillard au front chauve et luisant, à la barbe blanche, au sourire à la fois bienveillant et railleur.

—De quelle imposture et de quels fantômes, dit-il, Votre Altesse daigne-t-elle nous parler ?

—Ah ! s'écria la duchesse, se tournant vers lui comme si elle l'eût aperçu en se réveillant en sursaut, c'est vous justement, cher duc ! vous qui chérissez comme moi et qui condânez tous les nôtres. Figurez-vous ! le pourriez-vous croire, que je viens de me rencontrer là, dans ce cabinet, avec un homme, un audacieux, un sacrilège, qui raconte sa vie de telle sorte qu'il serait, si on voulait l'en croire, Richard d'York, le second fils d'Edouard IV, le frère du martyr de la Tour de Londres, mon propre neveu, le légitime roi d'Angleterre !

—Voilà, dit Kildare, une abominable imposture, les fils du roi sont bien morts, s'ils eussent survécu l'un ou l'autre le monde en saurait quelque chose, et il n'eût pas été digne d'un fils d'York de laisser gémir si longtemps son pays sous l'usurpateur Henri VII, lorsqu'il n'avait qu'à se présenter pour nous sauver tous. Cela seul condamne à mes yeux sa prétention.

—Oh ! il allègue d'étranges raisons, milord ! s'écria la duchesse ; il prétend ne s'être pas connu lui-même. Il serait, dit-il devenu fou après avoir reçu dans la Tour deux horribles blessures ; mais que prouvent des blessures, bien que je les aie vues ? tout enfant ne peut-il avoir été blessé à la tête ?

—Je suppose, reprit Lord Kildare, qu'il aurait d'autres preuves à fournir.

—S'il en a !—Je me suis enfuie avant de l'entendre, ajouta la duchesse ; cette voix m'a étourdie, comme son visage m'avait éblouie ; voix de mon frère ; visage de mon frère vivant !

—Mais que prouvent une voix et une ressemblance ?—Qu'avez-vous mon cher duc ?—vous baissez la tête, on dirait que vous hésitez, vous notre meilleur ami, souffririez-vous un pareil sacrilège ?

—C'est à cause même de ce dévouement à votre famille, madame, répliqua Kildare, que je vous supplierai de ne point écouter la colère, et de ne pas précipiter vos résolutions. Quel avantage procurerait à votre cause la mort d'un malheureux ? Il ressemble, dites-vous, à votre frère Edouard ; je m'étonne alors de votre courage ; quant à moi, je ne consentirais jamais à répandre le sang d'une créature qui me rappellerait les traits de mon ancien maître.

—Mais, s'il ment, s'il me trompe, et n'est qu'un sujet de discorde, de railleries ?

—Rien de plus facile que de le convaincre et de le chasser avec ignominie, répliqua le vieillard : je m'en charge volontiers.